

Mgr Alfred Curtis (1831-1908)

Sa dure conversion au catholicisme

Voilà un converti trop peu connu. Ce pasteur épiscopalien remarquable est venu au catholicisme par les mêmes chemins que le fameux cardinal John Henry Newman si cher à des milliers de personnes intéressées par ce grand intellectuel. Beaucoup de gens se plaisent toujours à lire les écrits de ce grand anglican devenu catholique à Oxford le 8 octobre 1845.

Je vous conseille, pour connaître le cardinal Newman le merveilleux petit livre de 125 pages de l'archevêque de Tours, aujourd'hui cardinal, Mgr Jean Honoré. Le titre: *«John Newman, la fidélité d'une conscience»* paru chez C.L.D. Monseigneur m'en a offert une copie fraîchement sortie des presses le 1^{er} juillet 1986 après ma visite annuelle chez lui. J'ai dévoré ce livre cinq jours plus tard en une seule journée à l'abbaye bénédictine de Fontgombault que je vous recommande aussi!

Quelle joie de retrouver après vingt ans des passages qui me rappellent mes propres hésitations à la conversion. Mgr Alfred Curtis, qui a d'ailleurs connu Newman, a vécu ces hésitations. Je choisis cette brève citation du brillant prêtre anglican avant sa conversion: *«J'aime la vérité, je ne la possède pas; je suis superficiel, j'ai peu d'amour, peu d'abnégation. Je crois avoir un peu de foi et c'est tout»*. Oui! Se convertir, c'est accepter de faire fi de notre tiédeur et de plonger dans un inconnu qui petit à petit nous transforme, car Dieu nous y attend.

C'est dire que Alfred Curtis autant que Newman ont beaucoup souffert et qu'ils ont dû renoncer à la «volonté propre» en s'abandonnant tous deux à la sainte Eglise catholique, en quittant l'admirable confession anglicane que pour ma part j'ai beaucoup fréquentée depuis mon tout jeune âge.

Or n'oublions jamais que quelqu'un qui est pasteur de la Haute Eglise anglicane ou épiscopalienne est en apparence presque catholique. Frôlant le catholicisme, il est parfois convaincu qu'il lui faudrait bien se décider et franchir la frontière qui le sépare de la véritable Eglise du Christ. Ces pasteurs sont des âmes de bonne volonté qui sont au fond de leur cœur «catholiques» mais qui, pour faire le pas, doivent renoncer à bien des choses auxquelles ils tiennent profondément. C'est tout un monde auquel j'ai moi-même pris goût sans jamais, *thank God*, devenir anglican. Sans doute tiennent-ils en effet à certaines valeurs anglicanes d'ordre intellectuel, esthétique et traditionnel qui font partie de leur vie spirituelle.

Je me souviens fort bien d'une conversation que j'ai eue avec le curé de Saint Mary de Virgin à New York après une messe admirable. C'était une messe diacre-sous-diacre comme on disait dans le temps, célébrée dans cette belle église classique de la 42^e où il n'y avait pas une faute de goût. À ma grande surprise tout était chanté en grégorien mais en anglais. L'organiste ne nous offrait que des œuvres rares et de qualité. Le sermon avait été impressionnant et très intéressant. Après la messe, plusieurs des fidèles se sont rassemblés pour une collation fraternelle. J'ai donc remercié le curé qui portait la soutane (nous étions en 1958). Très aimable, un soupçon d'humour britannique bien qu'il fut tout à fait américain, j'ose lui demander en hésitant pourquoi il n'était pas catholique. Pris un peu au dépourvu, il m'a simplement répondu

par une blague en disant qu'il ne se voyait pas prêtre sous la conduite de certaines autorités romaines

J'ai cru comprendre alors qu'il y avait là un sorte de désespérance et même d'incompréhension devant une Église marquée par une administration très italienne. Je l'éprouvais moi-même, et je me suis excusé en lui répétant mon admiration. Je devais filer, lui ai-je avoué, vers la paroisse catholique voisine où, selon ma foi, la véritable eucharistie allait débiter. J'ai ajouté l'air un peu moqueur que le chant médiocre, les dentelles, le manque de respect pour les lieux et pour des cérémonies bâclées étaient somme toute au rendez-vous. J'espérais ainsi que ce bon prêtre épiscopalien soit un peu touché par ma démarche et qu'il comprenne un jour que ce qui compte, c'est d'aboutir au même point que le pasteur John Henry Newman et donc renoncer à sa «volonté propre». Il faut en effet être là où c'est vrai, où c'est authentique. Ce qui n'est pas facile pour un partisan de la High Church, je le concède.

Tel fut donc le cas de Alfred Allen Curtis qui suivra les traces du cardinal Newman. Cet Américain, né le 4 juillet 1831 dans le Maryland, reçoit le baptême peu de temps après sa naissance des mains d'un pasteur méthodiste, bien que ses parents soient épiscopaliens. Ces épiscopaliens sont membres de la branche américaine de l'anglicanisme fondée étrangement par le roi Henry VIII en 1532. Pourquoi «étrangement»? Parce qu'il voulait se débarrasser des excès financiers de Rome et surtout parce qu'il qui désirait divorcer malgré l'opposition du pape. Il eut d'ailleurs six épouses dont plusieurs auxquelles il fit trancher la tête. Etrange fondateur en effet, il me semble..

«Jeune garçon, Alfred Curtis est particulièrement studieux. Il apprend par coeur des pièces de théâtre de Shakespeare; il maîtrise le latin et le grec. Sa passion pour l'étude ne l'empêche pas le dimanche d'assister avec ferveur aux offices religieux. C'est un enfant affectueux, d'un tempérament ardent et parfois impulsif.» Mais il est toujours le premier à demander pardon.

Lorsque Alfred a 17 ans, son père meurt. Sa mère devra donc s'occuper seule des six enfants, deux garçons et quatre filles. Mais déjà, le fils aîné vole de ses propres ailes. Il préfère fuir, semble-t-il, ses responsabilités. Il part donc faire fortune dans l'Ouest des États-Unis. Alfred doit pour sa part renoncer à poursuivre ses brillantes études. Quatre ans plus tard, à 21 ans, il se rend bien compte que ce qu'il veut vraiment, ce n'est pas d'entreprendre une carrière quelque elle soit. Ce qui l'habite, c'est en somme un appel intérieur. Il recherche ce qui est essentiel, ce qui est fondamental.

Il passe alors un examen devant un jury de pasteurs épiscopaliens. Quelque temps plus tard, il est ordonné diacre puis prêtre dans cette confession où l'on peut être plus ou moins protestant et même plus ou moins catholique. Ce qui est remarquable chez le jeune Alfred Curtis, c'est qu'il est déjà très entier dans ses aspirations sacerdotales. Il décide donc de se consacrer entièrement à son ministère auprès de ses fidèles. Il sera donc célibataire; il sacrifie même pour toujours l'idée du mariage.

On le comprend facilement, car ce ne doit pas être facile d'être à la fois marié et père de cinq ou six enfants d'une part, et d'autre part pasteur épiscopalien qui se doit d'être au service à

toute heure de centaines de personnes. En effet, quand on a connu des prêtres et des évêques anglicans mariés, ils le sont presque tous, on constate combien cela doit être compliqué.

J'ai lu vers 1960 dans le *Catholic Digest* qu'un pasteur australien devenu veuf, a aussitôt opté pour le sacerdoce catholique. Réordonné et ainsi devenu prêtre catholique, il a trouvé comme bien d'autres une joie très particulière dans le célibat. Je dirais que ce qu'il a trouvé, c'est la plénitude du véritable sacerdoce catholique. D'ailleurs, certains anciens prêtres anglicans ou épiscopaliens apprécient en général d'être enfin constamment disponibles et d'être en même temps certains de la Présence réelle dans leurs eucharisties.

En 1862, à 31 ans, le pasteur Alfred Curtis est nommé recteur de l'église épiscopaliennne Mount Calvary de Baltimore. On a de l'admiration pour cet homme rempli de ce désir immense de conduire ses paroissiens à une vie liturgique et spirituelle authentique. La prière ne lui fait pas peur. Il s'y livre complètement. Il va jusqu'à jeûner. Pour apprendre l'hébreu, langue de la Bible, il n'hésite pas à y consacrer neuf années. Pour apprendre l'hébreu, il se rend chez un rabbin à la surprise de ses paroissiens. Il acquiert alors une plus grande connaissance de la Parole de Dieu, ce qui le passionne.

Saviez-vous que de nos jours, on peut tous privément se rapprocher des origines juives de notre Bible comme l'a fait Alfred Curtis, mais sans apprendre l'hébreu! Il suffit d'utiliser la traduction de la Bible d'André Chouraqui parue en 2431 pages en 1989 chez Desclée De Brouwer. Prenons un tout petit exemple dans un psaume: «Ils poétisèrent tes exploits!». Ce juif ardent et merveilleux, à l'époque maire assistant de Jérusalem, a en effet traduit toute la Bible, y compris le Nouveau Testament, en se rapprochant le plus possible du texte hébreu. C'était au départ un ouvrage considérable de 26 volumes puis un condensé de 10 volumes. Le chanoine Osty, qui a aussi traduit toute la bible en excellent français, déclarait à Rencontres, à la télévision de Radio-Canada, que cette bible étonnante de Chouraki n'était en somme que du *chourakia!* Façon de dire en riant que ce n'était pas du «beau français». Mais cette bible très hébraïque demeure vraiment merveilleuse. C'est fascinant. On y comprend des choses cachées qui tiennent de cet étrange génie juif.

Le Révérend Curtis s'intéresse donc aux origines de la Bible mais aussi aux origines du christianisme. Il décide ainsi d'étudier les Pères les plus anciens de l'Église. Il s'imprègne de leur doctrine, qui exprime à ses yeux la foi de la véritable Église fondée par le Christ lui-même.

Sait-on assez que les convertis s'entendent en effet très souvent pour reconnaître que la lecture des Pères Apostoliques, comme Ignace d'Antioche qui a connu saint Jean, Clément de Rome, troisième pape et Irénée de Lyon et plusieurs autres, les a convaincus que ces piliers de l'Église primitive étaient authentiquement catholiques?

Le pasteur Curtis va jusqu'à porter constamment la soutane. Il cherche à montrer ouvertement son intérêt pour ce qui est *catholique*. C'est donc dire que ce pasteur protestant, Alfred Curtis, qui se sent proche du catholicisme, fait tout pour être catholique sans toutefois se convertir. Il récite comme les prêtres catholiques le Bréviaire romain en latin et il prie la Vierge Marie. Il en arrive finalement à s'interroger sur la vérité de l'anglicanisme.

Il faut signaler ici que les anglicans de la Haute Église sont parfois plus catholiques que nous. J'ai souvent assisté dans les années '40, '50 et '60 à des eucharisties pour ainsi dire catholiques à Londres où l'on avait le choix entre quatre paroisses de la Haute Église. Je rappelle que je suis parfois allé à Saint Mary The Virgin à New-York sur la 42^e Rue et j'ajoute que Saint John The Evangelist à Montréal, derrière la Place des Arts, est un peu semblable. Il y a aussi Saint Mary Magdelene à Toronto. Les prêtres y portaient et, paraît-il, portent encore la soutane. D'ailleurs, les séminaristes anglicans de Montréal portent encore la soutane quand il font visiter la cathédrale Christ Church, rue Sainte-Catherine, à Montréal. Les prêtres ou pasteurs célébraient en grégorien, honoraient les saints, même ceux du XIX^e siècle comme Jean Bosco ou Thérèse de Lisieux. On ne distribuait guère que des livres catholiques et même des encycliques des papes! Des religieuses portaient des costumes traditionnels avec guimpes et longs voiles. On n'utilisait que le mot «catholic» pour se qualifier, etc.

Or justement, un jour, deux visiteurs se présentent à l'église du pasteur Curtis vers 1870. Ils demandent s'il s'agit d'une église catholique, et s'il est prêtre. Il répond avec audace: «Oui», mais pris de remords, il va les trouver et leur explique: «Je pensais être prêtre, mais je ne le suis pas; vous trouverez l'église catholique trois rues plus loin».

Le pasteur épiscopalien (anglican) de Baltimore, Alfred Curtis, se rend de plus en plus compte à 30 ans que même s'il a été ordonné « prêtre » par un « évêque anglican », il n'est probablement pas vraiment « prêtre ». Il doute en effet de la validité de son ordination sacerdotale. Quelque trente ans plus tard, le pape Léon XIII, après des recherches dont on doute un peu aujourd'hui de la qualité, confirmera les doutes du pasteur Curtis. Il décrètera avec regret en 1898 que les ordinations anglicanes ne sont pas valides. Cette décision suscitera évidemment des remous qui seront quand même accompagnés de rapprochements étonnants entre catholiques et anglicans auxquels seront surtout mêlés Lord Halifax d'une part et l'abbé Fernand Portal* d'autre part.

En somme, on peut dire que le Vatican considère depuis 1898 que le sacerdoce des anglicans et des épiscopaliens n'est pas valable, ceci en dépit de la grande ferveur de plusieurs d'entre eux et de l'exemplarité de leurs cérémonies liturgiques. Cependant, puisqu'il semble en être ainsi, les catholiques doivent tout de même respecter la sincérité de ces nombreux hommes qui croient être vraiment prêtres, si bien qu'ils croient souvent en la Présence réelle. Ils sont en effet convaincus de pouvoir consacrer le Pain et la Vin.

Le pasteur Curtis, dès 1856, nourrissait effectivement une très grande dévotion envers ce sacrement. Formé à l'école des Pères de l'Église, il prend à la lettre les paroles du Christ: «Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang...». Il connaît l'insistance de Jésus dans saint Jean, chap. 6, v.22ss. «Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde!».

S'il doute de la validité de son sacerdoce, il croit tout de même que son baptême est valide et qu'il fait partie de la grande Tradition chrétienne dite catholique. Cette grande tradition regroupe à ses yeux les catholiques, les orthodoxes, les anglicans et les protestants des grandes églises comme les luthériens, les méthodistes, les presbytériens. Aujourd'hui, certains spécialistes croient pouvoir avancer qu'il y aurait, le saviez-vous?, environ 50,000 confessions

ou sectes chrétiennes différentes. Mais, se demande le pasteur Curtis, où est donc l'Église du Christ, celle que Jésus semble bien avoir fondée? Jésus a bien déclaré à Pierre: « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je fonde mon Église et les forces de l'enfer ne réussiront jamais à la supprimer.»

De nos jours, beaucoup de chrétiens, même catholiques trompés par un œcuménisme mal compris, soutiennent que l'ensemble des Églises et communautés ecclésiales chrétiennes, malgré leurs différences de doctrine contradictoires, formeraient l'unique Église du Christ. Il y a aurait présentement une immense Église de deux milliards de personnes.

Le Vatican, afin d'éclairer les fidèles, s'est prononcé sur cette grave question: «Les catholiques doivent confesser qu'ils appartiennent à l'Église que le Christ a fondée. Cette Église est dirigée par les successeurs de Pierre et des autres Apôtres. Les institutions demeurent entières et vivantes entre leurs mains. La doctrine de la communauté apostolique primitive y est conservée et bien vivante. C'est là le patrimoine de vérité et de sainteté à jamais durable dans leur Église. Aussi n'est-il absolument pas permis aux fidèles d'imaginer que l'Église du Christ soit simplement un ensemble – divisé certes, mais conservant encore quelque unité – d'Églises et de communautés ecclésiales. Les croyants n'ont pas le droit de tenir que cette Église du Christ ne subsiste plus nulle part aujourd'hui, de sorte qu'il faille la tenir seulement pour une fin à rechercher par toutes les Églises et communautés» (Déclaration *Mysterium Ecclesiae*, 24 juin 1973).

Il faut ici rappeler ce que trop de catholiques ignorent, à savoir que l'Église catholique est une Église qui vit l'unité. À tel point qu'elle est depuis longtemps de plus en plus formée d'un vingtaine d'Églises aux traditions diverses qui reconnaissent toutes l'évêque de Rome comme étant le pape. Elles affirment toutes à l'unisson qu'il est le successeur de Pierre. Elles sont donc évidemment aussi catholiques que l'immense Église latine et l'un de leurs cardinaux pourrait être élu pape.

Parmi ces Églises toutes unies au sein de l'Église catholique universelle, on compte les maronites, les melkites, les grecs-catholiques, des syriaques, des coptes, les syro-malabars, les syro-malankars, les chaldéens, des arméniens, des russes, des roumains, etc. Nous pouvons tous fréquenter ces paroisses catholiques et y communier habituellement sous les deux espèces. Il y en a beaucoup à Montréal et dans plusieurs grandes villes du monde. Il nous faut surtout apprendre à aimer ces catholiques qui ont souvent été persécutés par les musulmans et ont dû se réfugier chez nous. Aux Etats-Unis, les trois quarts des Arabes sont des chrétiens réfugiés. Il nous faut les aimer comme de vrais frères et de vraies sœurs, y compris les musulmans. Les chrétiens unis à Rome préfigurent l'unité à venir tant désirée par le Christ qui a déclaré : «Soyez unis!».

En 1871, le pasteur Curtis est ébranlé dans sa foi anglicane. Son supérieur, l'évêque épiscopalien du Maryland, publie une lettre pastorale sur l'Eucharistie. Il y affirme que si le Christ est présent dans ce sacrement, ce n'est pas pour y être adoré, mais seulement pour devenir la nourriture de nos âmes. Il en conclut qu'il doit défendre à quiconque de rendre un culte à ce sacrement en s'imaginant que c'est la Personne du Christ. Curtis est bouleversé. Sa foi profonde n'accepte pas de telles déclarations contraires à l'Évangile. Sa réaction est audacieuse: il remet sa démission comme recteur de sa paroisse.

Voici cette lettre de démission stupéfiante qu'il nous faut tous méditer et même apprendre par cœur tant elle est belle. Elle est adressée à son évêque, en date du 8 novembre 1871. On peut y lire cette magnifique profession de foi: «S'il n'est pas vrai que le Christ, Homme et Dieu, soit Lui-même d'abord offert pour les vivants et les défunts dans la Sainte Eucharistie, et qu'Il soit là avec toute sa Personne vivante entre mes mains, afin d'y être adoré et de recevoir l'hommage perpétuel de tout ce que je suis et de tout ce que je possède, alors il n'y a pas de vérité pour moi, ou tout au moins pas de vérité qui m'intéresse... Tout mon enseignement dépend de ce fait, que le Seigneur est réellement présent dans l'Eucharistie, sous la forme du Pain et du Vin, comme Il était présent jadis dans l'étable, sous la forme d'un enfant...» Quelques jours plus tard, il s'explique encore plus clairement: «Je ne peux nullement concevoir comment le Christ puisse être reçu comme Christ sans être adoré. Dire qu'Il est présent mais ne doit pas être adoré est, pour moi, une façon de dire qu'Il n'est pas présent du tout».

Cette splendide affirmation du pasteur Curtis est si lucide qu'elle ne peut jaillir que d'un chrétien parfaitement héritier des Pères Apostoliques, ces géants de la pensée catholique des tout premiers siècles. Comment se fait-il qu'à Montréal et même ailleurs dans notre Église catholique, certains dominicains et autres religieux de grands ordres croient qu'une fois la messe terminée, ce qui reste du Pain et du Vin consacrés, c'est-à-dire du Corps et du Sang du Christ, peut être mis au rebut pour ne pas dire à la poubelle à la suite de grandes célébrations où l'on utilise d'ailleurs du pain ordinaire. Cela est très inquiétant. D'après eux, et certains tenants de la pensée mal comprise du très brillant théologien hollandais Edward Schillebeeckx. Il semble que selon ces prêtres la «Transignification» disparaîtrait après la célébration, car ils ne croient plus guère à la Transubstantiation telle qu'enseignée par l'Église. Pourtant, comme l'affirme Jésus: «*Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang! Le pain que je vous donne, c'est vraiment mon corps et le vin vraiment mon sang!*» Jn 6,55. Il ne mentionne pas que lorsque la célébration est terminée, le pain consacré n'est plus que du simple pain.

Adorer Celui que nous recevons

La grande et fort belle conviction du pasteur Curtis s'identifie avec la foi de l'Église catholique demeurée la même depuis deux mille ans. Toutefois, dans la période qui a suivi le concile Vatican II, on a vu surgir une curieuse tendance à négliger le culte d'adoration envers l'Eucharistie. Les Saluts du Saint-Sacrement sont disparus. Pour raviver notre foi au Saint-Sacrement, Jean-Paul II a même dû publier en 2004 l'Encyclique *Ecclesia de Eucharistia* et il a institué une année consacrée d'une manière particulière à ce sacrement.

Cette année achevée, le Pape Benoît XVI faisait la réflexion suivante: «Il est émouvant pour moi de voir comment, partout dans l'Église, la joie de l'adoration eucharistique est en train de se réveiller, et ses fruits de se manifester. Au cours de la période de la réforme liturgique, la Messe et l'adoration en dehors de celle-ci étaient souvent considérées comme en opposition entre elles: le Pain eucharistique ne nous aurait pas été donné pour être contemplé, mais pour être mangé, selon une objection alors courante. Dans l'expérience de prière de l'Église s'est désormais manifesté le non-sens d'une telle opposition. Pensons au très grand saint Augustin qui a affirmé vers l'an 400: «Que personne ne mange cette chair sans auparavant l'adorer... nous pécherions si nous ne l'adorions pas».

Je tiens à signaler ici que l'adoration du Saint-Sacrement existe dans plusieurs paroisses au Québec et dans de nombreux autres pays. À Montréal, il y a parmi plusieurs autres la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, rue Sainte-Catherine, et le sanctuaire du Saint-Sacrement des moines de Jérusalem de l'avenue du Mont-Royal. On rétablit même les Quarante-Heures en certains endroits, ce qui implique que l'église doit demeurer ouverte durant la nuit et que des catholiques s'engagent à y être présents.

De fait, dans l'Eucharistie nous ne recevons pas simplement quelque chose. Un messe, c'est la rencontre et l'unification de croyants qui y participent en rendant grâces à Dieu leur Père qui aime infiniment l'humanité et qui en reçoit l'hommage nourri d'amour. Ça peut n'être que quelque quatre ou cinq personnes ou ça peut être aussi la réunification de catholiques qui viennent de partout sur la terre et forment une foule de deux ou trois millions.

Ces foules énormes plutôt récentes, apparues sous Jean-Paul II, découvrent leur appartenance comme enfants du Père qui a sacrifié son Fils unique à la méchanceté de ses bourreaux pour nous apprendre à nous libérer de nous-mêmes, pour nous libérer du péché et faire de nous des saints. Cependant, ce Fils qui vient à la rencontre des fidèles au moment de la consécration du Pain et du Vin, par l'action mystérieuse de l'Esprit Saint, et qui désire s'unir à nous est bien Dieu Lui-même en la deuxième Personne de la Trinité. Écoutez bien ceci: «Une telle unification ne peut se réaliser que selon la modalité de l'adoration. Recevoir l'Eucharistie signifie adorer Celui que nous recevons. C'est ainsi, et seulement ainsi, que nous devenons une seule chose avec Lui» (*Discours de Benoît XVI à la Curie romaine, le 22 décembre 2005*).

Se convertir comme l'a fait le pasteur Curtis, c'est donc accepter d'être fidèle à la voix de sa conscience et à l'Amour. Ce pasteur protestant (épiscopalien) renonce alors à une situation avantageuse et à la renommée. Alfred Curtis se jette dans l'inconnu. Renonçant à sa paroisse et à un traitement assuré, il ignore ce qui va lui arriver. «J'avais le sentiment d'être sur le point de me jeter dans un gouffre profond, sans savoir où j'allais tomber.» N'oublions jamais que Dieu nous guide au creux de ces expériences de conversion, quelles qu'elles soient, que nous soyons prêtres ou laïcs. Dieu en profite pour scruter notre amour et nous aider à nous libérer en nous abandonnant à Lui. Oui, l'amour des grands convertis leur permet de se laisser conduire à une plus grande perfection, une plus grande joie. Car notre Dieu n'abandonne jamais ceux qui prennent la décision de Lui être totalement fidèles par Amour.

Le pasteur anglican Alfred Curtis, ou épiscopalien comme on appelle ces membres du clergé de l'Église d'Angleterre aux États-Unis, est sur le point de prendre une décision extrêmement difficile. A 40 ans, les ténèbres de l'hésitation à devenir catholique s'estompent. Il voit de plus en plus la lumière. Rien ne peut plus s'opposer à cette difficile décision qui se fait jour. Mais il préfère se rendre en Angleterre pour prendre la décision finale de devenir catholique; pour ne pas blesser son évêque et ses confrères de Baltimore, dans le Maryland, i.e. *Terre de Marie*, sans compter ses nombreux amis épiscopaliens.

Il songe en fait à consulter John Henry Newman, cet illustre anglican converti. Il monte à bord d'un navire en 1872 pour se rendre à Oxford au Nord-Ouest de Londres. Ses premières rencontres avec des anglicans qu'il a choisis pour leur grande réputation le déçoivent. Il ne

trouve pas auprès d'eux les réponses qu'il cherche au sujet de la véritable Église du Christ. Ça le convainc que sa première idée, soit celle de consulter Newman demeure la meilleure. Newman est devenu catholique presque trente ans plus tôt. Il est reconnu comme un homme de grande foi. Le livre à lire à ce sujet a un titre latin : *Apologia pro vita sua*. C'est un chef-d'œuvre qui rappelle en somme les *Confessions* de saint Augustin. Le futur Cardinal est heureux de le recevoir et de lui raconter comment il en est arrivé à faire le pas décisif. Newman fait don au pasteur Curtis de deux volumes: «Lisez ceci, si vous voulez; mais priez, priez; rien ne vous aidera comme une prière humble; et venez me voir quand vous voulez, je suis à votre disposition».

Le pasteur Alfred Curtis était recherché comme directeur spirituel chez les épiscopaliens de Baltimore. Il écrit à l'un d'entre eux pour lui confier l'angoisse qu'il ressent: «C'est une chose misérable que de demeurer dans le doute concernant les choses de la plus haute et durable importance. Néanmoins, on doit se contenter d'incertitude jusqu'à ce qu'on atteigne la pleine certitude par des moyens honnêtes». Il suit heureusement les conseils de Newman; il prie humblement avec ardeur et il est exaucé. Le Christ par sa Présence touche le cœur de cet homme qui cherche la véritable Église fondée il y a près de deux mille ans. Il sait. Il est enfin totalement convaincu, si bien qu'il écrit à un de ses amis: «Si l'Église catholique romaine n'est pas la vérité, alors il n'y a pas de Dieu!». Cette affirmation pour le moins catégorique déborde apparemment le simple bon sens. Elle peut évidemment révolter ceux qui ne sont pas catholiques. Prenons alors cela comme un cri du cœur devant une évidence qui lui semble totale et qui le remplit d'une certitude où le moindre doute est pour ainsi dire absent. On peut dire que Newman pensait de même quand on le lit attentivement. Il faut les comprendre tous les deux, car cela peut nous arriver à chacun d'entre nous, converti ou non. Seule l'Église catholique demeure logique et raisonnable. C'est en fait une grâce accordée à celui qui recherche sincèrement la vérité. Il en arrive, lui semble-t-il, à ne croire, car *il sait*.

Dans une autre lettre, datée du 20 avril 1872, donc écrite à 41 ans, il raconte avec beaucoup de retenue le grand événement: «Jeudi dernier, j'ai été reçu dans l'Église catholique. Je me suis d'abord confessé à l'un des prêtres; je me suis ensuite rendu à la chapelle et j'ai été baptisé sous condition, mon baptême reçu à ma naissance étant reconnu par l'Église catholique. J'étais à genoux devant l'autel. Nous avons récité quelques versets, des prières et le psaume 50 *Miserere*; après quoi j'ai fait ma profession de foi... Le lendemain, vendredi, j'ai reçu la Communion... On n'imagine pas le sentiment de sécurité quand on a trouvé la vérité... Mais c'est un dur combat. Il faut mettre à mort totalement sa propre volonté. Or quand on l'a vaincue, et qu'on est véritablement et finalement soumis, alors viennent un calme si grand et si rempli de joie, une telle certitude, une foi si incroyablement bienheureuse, qu'on ne se reconnaît plus...».

Ces dons qui viennent de l'Amour que Dieu porte spécialement aux convertis peuvent parfois devenir une embûche. Car ces grâces peuvent mystérieusement engendrer sécheresse et même un immense doute. Il faut alors passer courageusement à travers des souffrances qui sont très dures à porter. Mais ceux qui persévèrent dans la prière atteignent alors souvent des sommets d'humilité et de foi.

L'ex-pasteur Curtis souffrira jusqu'à la fin de ses jours de l'incompréhension des siens devant sa conversion. De sa famille, seul un frère le rejoindra dans la véritable Église du Christ.

Plus tard, profondément touché par la mort de ses parents qui ne sont pas entrés dans l'Église, il se laissera consoler par un prêtre qui l'assurera de la totale sincérité de sa mère. Le Cardinal Newman qui, lui aussi, avait expérimenté ce genre d'épreuve, a écrit: «On ne peut pas faire que les autres pensent comme on le voudrait, même ceux qui nous sont les plus proches et les plus chers».

Alfred Curtis, après avoir été reçu dans l'Église, s'interroge sur son avenir. Sa soif de don absolu l'incite à se consacrer à Dieu dans l'ordre des Chartreux, mais Newman, pressent le bien que cet homme pourra réaliser. Il l'encourage à regagner les États-Unis et à se mettre au service de l'archevêque de Baltimore. Curtis s'y rend donc et entre au grand séminaire pour compléter ses connaissances avant de recevoir enfin l'*authentique* sacerdoce. Plus âgé que la plupart des séminaristes, il fait pourtant l'admiration de tous par sa douceur, son humilité, sa fidélité dans les moindres détails. Il n'hésite pas à éviter la facilité en étant prudent. Le 19 décembre 1874, à 43 ans, il reçoit l'ordination sacerdotale. Quelle joie! Il est enfin à ses yeux vraiment prêtre.

Ce n'est plus moi, c'est le Christ

Nommé secrétaire de l'archevêque, l'abbé Curtis consacre comme tout bon prêtre beaucoup de temps à prendre soin des gens qui ont des problèmes de toutes sortes. Il les attend souvent au confessionnal et ils viennent nombreux. C'est que son esprit de foi est immense. Il est aussi très doué et très disponible. Il n'écarte personne. Il prend soin de tous ceux qui lui demande du secours. Il en arrive à pouvoir d'écrier comme saint Paul: *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* (Ga 2, 20). Ses prédications nourries d'une spiritualité saisissante et convaincante attirent les foules. Il est très apprécié comme père spirituel. Il va même jusque dans les détails concrets pour tracer une règle de vie à un père de famille; il prévoit en effet un temps pour examiner souvent les livres des enfants. Cette tâche lui semble être un devoir sacré pour les parents et les éducateurs.

Aujourd'hui, il faudrait sans doute y voir car la situation est beaucoup plus grave. Nos enfants sont assaillis par des systèmes de pensée (les gothiques, etc.) dont on n'aurait jamais pu imaginer l'horreur. Il faudrait que les parents se décident à examiner entre autres les disques de leurs enfants. Je me souviens d'avoir vu plusieurs fois à la télévision américaine des témoignages de jeunes prisonniers condamnés à de dures et longues sentences de prison. C'était pour la plupart des jeunes gens de bonnes familles, parfois condamnés à perpétuité. Ils bravaient avec passion la caméra pour interpeller courageusement les parents et les adolescents. Ils tenaient à témoigner de leur effroyable désespoir suite à des crimes sadiques qu'ils avaient commis sous l'influence de la musique et de films d'horreur. Ils avouaient qu'ils en étaient arrivés là en écoutant durant des années des disques qui les invitaient à commettre les pires crimes. Ils s'agissait surtout des chansons de Black Sabbath, Alice Cooper, Marilyn Manson, Lucifer's Friend, Ozzy Osborne et de tant d'autres chanteurs extrêmement populaires il y a quelques années. Ces monstres sont aujourd'hui remplacés par d'effroyables rappeurs.

Leurs parents n'avaient pas pris la peine d'écouter les paroles ou aussi de vérifier les pochettes. Des livres ont pourtant souvent fourni les paroles effroyables de ces nombreuses chansons diaboliques. Il y en a quelques unes qui ont été traduites en français. Je crois devoir citer ces deux brefs passages: « Je vais te tuer si tu ne reviens pas!» et «Death to Christ!». Il me

semble que cela suffit amplement pour donner une idée du monde horrible dans lequel certains de nos jeunes sont plongés. mais sachez que ces gens vont encore bien plus loin dans l'absurde.

Enfin, ce bon prêtre qu'est l'abbé Curtis est l'ami des malades et des personnes âgées, à qui il rend souvent visite, en dépit de ses nombreuses occupations. Son cœur paternel a également un faible pour les enfants. «Je ne sais ce que deviendrait le monde, dit-il un jour, s'il n'y avait pas des vieillards et des enfants». Cette attention délicate pour tous manifeste une grande charité née d'une profonde union avec le Christ dans l'Eucharistie.

Le Pape Benoît XVI a confirmé cela : «L'union avec le Christ est en même temps union avec tous ceux auxquels on se donne. Je ne peux avoir le Christ pour moi seul; je ne peux lui appartenir qu'en union avec tous ceux qui sont devenus ou qui deviendront siens. La Communion me tire hors de moi-même vers Lui et, en même temps, vers l'unité avec tous les Chrétiens.» (Encyclique *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n. 14).

En 1883, l'abbé Curtis a le privilège d'accompagner son archevêque à Rome, et en 1886, à 55 ans, il est nommé évêque de Wilmington, siège suffragant de Baltimore, dans le Delaware. L'humilité qui le caractérise l'incite à refuser: «Peu m'importe le nombre de personnes qui sont au-dessus de moi, pourvu que je n'aie personne en dessous». Mais ses efforts pour échapper au fardeau échouent. Il reçoit la consécration épiscopale le 14 novembre 1886. Devenu évêque à 55 ans, il se fait proche de son peuple et de ses prêtres. Il n'a absolument pas peur de se fatiguer et de se donner sans compter pour prendre soin des âmes. Plein d'enthousiasme pour les orphelins et les prisonniers, il a un grand respect pour les petits et les pauvres. Ça ne le gêne pas du tout d'être pris pour un pauvre type. Il va jusqu'à encourager les fidèles à être extrêmement prudents avec les richesses et l'argent, car il s'agit de se préparer à la mort qui est le Grand Passage vers l'Éternité. Le 23 juillet 1896, on apprend que Mgr Alfred Curtis, ancien pasteur épiscopalien devenu un évêque catholique très estimé, a démissionné à 65 ans après 10 années de dévouement exemplaire. Cet Américain était évêque de Wilmington, dans le Delaware. Peu de temps auparavant, il avait osé dire aux moniales de la Visitation de Wilmington: «Pour moi, le test suprême de la sainteté est de n'être simplement rien pour Dieu; d'être reconnu comme rien, d'être traité par les autres comme rien, d'être mis de côté comme inutile, et de se réjouir que d'autres soient quelque chose, alors que l'on n'est rien». Les visitandines ne s'en étonnèrent pas outre mesure en cette fin du XIXe siècle, car elles admiraient la grande humilité de ce grand converti.

Mais que doit-on penser aujourd'hui d'une telle façon de définir la sainteté catholique à la veille du XXe siècle? Si en effet la sainteté consiste à n'être rien, ne devrait-on pas alors démissionner de toute charge et surtout de toute responsabilité? Est-ce que pour être humble, il faudrait en somme ne plus être au service de l'Église en étant évêque d'un diocèse ou abbé d'un important monastère ou même pape de la Sainte Église? Nous savons heureusement que le plus beau titre des papes est celui de «serviteur des serviteurs du Christ». C'est un beau titre car il implique une grande humilité, garante de la sainteté. Il est bon de relire à ce sujet saint Paul, 1^{ère} lettre aux Corinthiens, chap. 12 : «Parmi les dons de Dieu, cherchez à obtenir ce qu'il y a de meilleur.» Ce qui précède cette importante recommandation est génial.

Il semble donc que Mgr Curtis ait été un peu trop influencé par une certaine spiritualité janséniste qui était puissante au XIXe siècle. On doit reconnaître toutefois que cette façon de

comprendre la sainteté peut s'appliquer à tous ceux qui sont persécutés ou démis injustement de leurs responsabilités. Il doivent imiter Job, et rendre grâce à Dieu.

Il serait grandement dommage de rechercher à être humble en refusant toute charge et toute responsabilité au service de l'Église ou de l'humanité. Nous devons servir selon les talents que Dieu nous a remis. Relisons la parabole des talents, Matthieu 25, 14-30. On y lit ceci: «Celui qui avait reçu un seul talent dit au maître: Par peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre; le voici, tu as ton bien. Mais son maître lui répondit : Mauvais serviteur, timoré!... ». Il faut tout lire pour mieux comprendre ce texte extrêmement important.

Car si l'on prend à la lettre les souhaits de Mgr Curtis au moment de sa démission, on risque de croire que les bons prédicateurs devraient garder le silence par humilité. Et ainsi de suite. Cet esprit d'humilité de type catégorique me semble regrettable, sauf s'il est vécu dans l'accomplissement de son devoir ou de circonstances inévitables. C'est ce que l'on trouve dans la Règle de saint Benoît* qui date d'environ l'an 540 et qui a servi de code de vie à des millions de moines et de moniales. Saint Benoît de Nursie l'explique fort bien.

Ce désir de l'humilité, remarque Dom Antoine Marie, Abbé de Flavigny, dans un sympathique feuillet qu'il publie et expédie gratuitement, manifeste un amour du Christ comparable à celui de saint Benoît*. On trouve en effet ceci sans sa *Règle*: «Voici le sixième degré d'humilité: le moine se trouve satisfait de tout ce qu'il y a de vil et de bas; en toutes les occupations qu'on lui donne, il s'estime comme un ouvrier incapable et indigne d'y réussir» (ch. 7).

Nous sommes tous d'accord avec saint Benoît, à savoir que les moines doivent être obéissants et accepter tout ce qui leur est demandé. Il faut d'ailleurs toujours s'en remettre à Dieu et le remercier humblement de ses dons. Si l'on fait bien de désirer la dernière place, il ne faut tout de même pas oublier que l'Église du Christ a sans cesse besoin de bons serviteurs compétents qui savent mettre à profit leurs aptitudes tout en ne se glorifiant en aucune manière. Saint Paul l'a synthétiser en six mots: «Qu'as-tu que tu n'aies reçu?».

La véritable humilité doit comprendre que si le moine ne craint pas du tout de devoir ramasser et répandre du fumier, nettoyer à genoux les salles de toilettes, prendre soin des animaux malpropres et nettoyer les étables, le laïc doit savoir quant à lui qu'il lui est suggéré de faire de même. Comment? En allant jusqu'à inviter au restaurant ou chez lui, si c'est possible, les pauvres malheureux sans toit. Et si cela est vraiment possible, à titre exceptionnel, pourquoi ne pas en adopter au moins un pour qu'il ait enfin un domicile.

Une cousine de ma mère a fait cela au début du siècle dernier. Elle a adopté comme sa fille une pauvre malade mentale. Ma merveilleuse cousine, cultivée et fort intelligente, m'impressionnait quand j'accompagnais ma mère qui lui rendait souvent visite. Suivons simplement l'exemple de Jean Vanier*, fondateur de L'Arche, en consacrant au moins quelques heures à l'une des nombreuses maisons qu'il a fondées pour accueillir des centaines de malades mentaux. Ce genre d'abaissement qui est un véritable service nous fait grandir et ne ressemble en rien à un refus d'utiliser les talents que Dieu nous confie en nous considérant comme rien du tout.

La nouvelle de la démission de l'évêque Mgr Curtis est une épreuve pour le clergé et les fidèles de Wilmington. On craint qu'il veuille fuir ses responsabilités. D'ailleurs, un journal régional commente l'événement de façon pour le moins déconcertante: «Ce désir de l'humble ecclésiastique du Delaware ne trouverait son parallèle que dans le cas d'un général qui demanderait à être réduit au rang de simple soldat, pour pouvoir mieux servir sa patrie!». Don Antoine Marie qui cite cet article n'est donc pas dupe.

Si Mgr Curtis était profondément aimé de tous ses diocésains, ceux-ci ont pu continuer à l'admirer, car heureusement, il continue de servir en assurant les messes, les sermons et les divers services aux pauvres, même après la consécration de son successeur. Il conserve également la charge de confesseur des moniales cloîtrées de la Visitation, les visitandines. Les dix dernières années de sa vie se passent humblement à Baltimore dans la résidence de l'illustre cardinal Gibbons, qui le nomme Vicaire Général du diocèse.

Rappelons que le cardinal James Gibbons était très connu. Il a publié en 1876 l'ouvrage catholique américain le plus retentissant de son époque, *La Foi de nos pères*. Ce grand succès de librairie est intelligemment muni d'une bonne table alphabétique des matières qui a permis à de nombreux catholiques et même à des protestants de trouver des réponses aux questions qu'ils se posaient. On pouvait mieux comprendre la splendeur du christianisme le plus complet qui soit, celui qui est essentiellement festif et adorateur, le catholicisme. On ne sait combien de gens en lisant ce livre magistral se sont convertis au catholicisme comme l'avait fait au préalable le pasteur Curtis. Il fut traduit en France et se répandit rapidement. Il fut même publié à Montréal en 1908 en 432 pages. Julien Green* raconte qu'il a lu ce livre en 1914, alors qu'il n'avait que 14 ans. Jean Barbier, auteur spirituel réputé autrefois, raconte ceci: «Le jeune Julien le lut avec un tel intérêt qu'il demanda à son père, qui s'était fait catholique, de lui trouver un prêtre. Et quelque temps après le Père Créte le baptisait.» Cf. *La Vierge chez les grands repentis*, Spes, 1965, p. 157.

Mgr Curtis passe de longues heures de ses journées et de ses nuits en adoration du Christ devant le Saint-Sacrement. Le pape Jean-Paul II* a bien décrit cette passion de Mgr Curtis, car c'était aussi la sienne: «Il est bon de s'entretenir avec Lui, penchés sur sa poitrine comme saint Jean le disciple bien-aimé (Jean, 21,20); il est très bon d'être touché par l'amour infini de son Coeur. Si, à notre époque, le christianisme doit se distinguer surtout par l'art de la prière, comment ne pas ressentir le besoin renouvelé de demeurer longuement en conversation spirituelle, en adoration silencieuse, en attitude d'amour, devant le Christ présent dans le Saint-Sacrement?». Jean-Paul II ajoute: «Bien des fois, chers Frères et Soeurs, j'ai fait cette expérience et j'en ai reçu force, consolation et soutien! De nombreux Saints nous ont donné l'exemple de cette pratique maintes fois louée et recommandée par le Magistère. Saint Alphonse-Marie de Liguori* s'est distingué en particulier dans ce domaine, lui qui écrivait: Parmi toutes les dévotions, l'adoration de Jésus dans le Saint-Sacrement est la première après les sacrements, la plus chère à Dieu et la plus utile pour nous.» (*Encyclique Ecclesia de Eucharistia*, 25).

Prenons bien note qu'il existe un livre fort intéressant de saint Alphonse de Liguori qui est tout simplement une anthologie de 350 pages: *Alphonse de Liguori nous parle d'amour*. Paru

en 1982, ce livre est à recommander à tout le monde. Les rédemptoristes devraient le rééditer s'il est épuisé.

Mgr Alfred Curtis a tenu à travailler jusqu'au bout de ses forces pour venir au secours des gens qui ont besoin d'aide. Il assiste chaque année le cardinal Gibbons dans des tournées de Confirmation. Rappelons que tous les enfants catholiques, qui sont très nombreux à cette époque, doivent être confirmés seulement par un évêque. Tâche lourde. Lors d'une cérémonie, Mgr Curtis parle aux jeunes qui sont tout heureux de l'entendre leur dire: «Le Saint-Esprit vient pour être vraiment votre ami, le plus sincère des amis. Oui, il est le meilleur des amis, un Ami qui est toujours là, près de vous, en vous... Tous les autres amis ne le sont peut-être que de nom en comparaison de cet Ami divin, la Troisième Personne de la Trinité, qui vient à vous aujourd'hui... Pensez bien à cela, et gardez jalousement dans votre coeur un amour solide et une grande amitié à l'égard du Saint-Esprit. C'est absolument nécessaire, mes chers enfants, si vous voulez aller au Ciel! Le Saint-Esprit est un Ami divin qui ne vous quittera jamais, si vous ne le mettez pas à la porte de votre âme par de gros péchés. Que Dieu vous aide pour que cela ne vous arrive jamais. N'oubliez pas que vous avez le bonheur d'être les temples du Saint-Esprit de Dieu. Il vous habite. Soyez contents, et prenez bien soin de profiter de son secours. Pour y arriver, soyez-lui bien fidèles et soyez fermes et courageux pour bien profiter de la grâce de Dieu qui vous aime».

Ces Saints encore inconnus

En 1908, Mgr Curtis, à 77 ans, est atteint d'un cancer à l'estomac. Il ne peut plus se nourrir; il est bientôt à l'extrémité. Le 3 juillet, premier vendredi du mois, il célèbre sa dernière Messe avec la ferveur qu'on peut imaginer chez celui qui avait confié quelques années plus tôt: «Nous devons pouvoir dire après chaque Messe: celle-ci est la meilleure Messe que j'ai jamais dite. Je me suis offert à Dieu pour les âmes, plus que je ne l'ai jamais fait auparavant, avec plus d'amour et plus de passion pour la conversion des fidèles. Je lui ai sacrifié davantage ma volonté propre». Le samedi 11 juillet, après bien des souffrances, Mgr Curtis s'endort paisiblement dans le Seigneur, «comme un enfant qui trouve le repos du sein maternel si longtemps désiré», selon le beau témoignage d'un témoin qui l'assistait.

Nous pouvons espérer qu'Alfred Allen Curtis figure au nombre de ces Saints, encore inconnus, dont lui-même parlait éloquemment dans une homélie pour la fête de la Toussaint: «Honorons tous les Saints, mais spécialement cette armée innombrable des Saints inconnus. Les Saints canonisés, qui sont peu nombreux en comparaison de tous les autres, ont été capables de pratiquer la vertu héroïquement, au-delà de ce que peut-être nous ne pourrions jamais atteindre. Mais nous considérerons l'immense foule des Saints inconnus qui n'ont pas d'histoire, qui ont mené la même vie ordinaire que nous, qui ont fait des choses ordinaires d'une façon extraordinairement bonne, qui ont travaillé, patienté, souffert; qui ont cru, espéré, aimé et qui se sont repentis; ces saints-là, nous pouvons les imiter».

Imitons ce grand converti de la foi en la Présence Réelle. Mgr Curtis a été un apôtre vraiment consacré, un prêtre vraiment dévoué. Demandons-lui la grâce de recevoir avec une foi inébranlable, comme il l'a fait lui-même, le don de la Personne du Christ dans l'Eucharistie. Jésus nous montre là un amour qui ne connaît pas de mesure. Jean-Paul II a résumé la question:

«L'Eucharistie est un trésor inestimable: la célébrer, mais aussi rester en adoration devant elle en dehors de la Messe, permet de puiser à la source même de la grâce» qui est son Amour pour nous.

Un texte de quatre brèves pages, qui m'a inspiré pour vous faire connaître en quatre longs articles ce grand converti qu'est Mgr Curtis, m'a été expédié gratuitement par la poste, comme à tous ceux qui s'inscrivent en envoyant simplement leur nom et leur adresse à: Dom Antoine-Marie, abbé de Flavigny, 21150 Flavigny sur Ozerain, France.
Je le remercie.

Dans un poème célèbre composé avant sa difficile et longue conversion à la foi catholique, John Henry Newman, illustre pasteur anglican, s'adressait ainsi à Dieu: «Sois mon Guide, Lumière aimable, au milieu de l'obscurité qui m'entoure, sois mon Guide! La nuit est profonde, et je suis loin de la maison, sois mon Guide! Maintiens mes pas; je ne demande pas à voir la scène lointaine; un seul pas me suffit. Je n'ai pas toujours été ainsi, je n'ai pas toujours prié pour que Tu me guides; j'aimais choisir et voir mon chemin, mais maintenant, sois mon Guide!...»

Les âmes de bonne volonté nées en dehors de l'Église fondée par Jésus-Christ doivent très souvent consentir à de lourds sacrifices pour suivre la voix de leur conscience et parvenir à la pleine vérité.

Tel fut le cas de Mgr Alfred Allen Curtis. Cet Américain, né le 4 juillet 1831 dans le Maryland, il reçoit le baptême peu de temps après sa naissance des mains d'un pasteur méthodiste, bien que ses parents soient épiscopaliens, c'est-à-dire membres de la branche américaine de l'anglicanisme fondée par le roi Henry VIII.

Jeune garçon, il est studieux. Il apprend par coeur des pièces de théâtre de Shakespeare; il maîtrise le latin et le grec. Sa passion pour l'étude ne l'empêche pas le dimanche d'assister avec ferveur aux offices religieux. C'est un enfant affectueux, d'un tempérament ardent et parfois impulsif. Mais il est toujours le premier à demander pardon.

Lorsqu'Alfred a 17 ans, son père meurt, laissant à sa femme la charge six enfants, deux garçons et quatre filles. Le frère aîné part faire fortune dans le Far-West, une façon de fuir ses responsabilités familiales. Alors Alfred doit mettre à profit ses talents pour soutenir sa mère et ses soeurs. Pendant quatre ans, il exerce la fonction de professeur assistant, mais il préfère consacrer son temps et sa vie à servir les âmes. Pour lui, c'est essentiel, c'est fondamental. Il passe alors un examen devant un jury de pasteurs épiscopaliens. Il est ordonné diacre puis prêtre dans cette confession. Désireux de se consacrer sans entrave au ministère, il renonce au mariage. *(Le mariage de presque tous les prêtres anglicans rappelle les déclarations de plusieurs d'entre eux. Un prêtre australien devenu veuf, a aussitôt opté pour le sacerdoce catholique. Réordonné et ainsi devenu prêtre catholique, il a trouvé comme bien d'autres une joie très particulière dans le célibat. Je dirais que c'est la plénitude du véritable sacerdoce catholique. Ces anciens prêtres anglicans ou épiscopaliens appréciaient tous d'être enfin constamment disponibles et d'être surtout certains de la Présence réelle dans leurs eucharisties.)*

En 1862, Alfred Curtis est nommé recteur de Mount Calvary Episcopal Church de Baltimore. Il va y servir inlassablement pendant neuf ans. Rempli de zèle pour les âmes, il se livre assidûment à la prière, au jeûne et à l'étude de la Bible. Pour apprendre l'hébreu, il se rend chez un rabbin. Il acquiert alors une plus profonde connaissance de la Parole de Dieu. *(Nous pouvons dans ce but utiliser la Bible d'André Chouraqui; ce juif a traduit toute la Bible en se rapprochant le plus possible du texte hébreu.)* Le Révérend Curtis s'intéresse aussi vivement aux Pères de l'Église et s'imprègne de leur doctrine, qui exprime à ses yeux la foi de l'Église. *(les convertis s'entendent souvent pour reconnaître que la lecture des Pères Apotoliques comme Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Irénée de Lyon les a convaincus que ces piliers de l'Église primitive étaient vraiment catholiques.)*

Ce pasteur protestant, qui se sent proche du catholicisme, porte la soutane, récite le Bréviaire romain en latin et prie la Vierge Marie. Il en arrive rapidement à s'interroger sur la vérité de sa propre confession. *(Notons ici que les anglicans de la Haute Église sont sur certains points plus catholiques que nous. J'ai assisté souvent à la des messes pour ainsi dire catholiques à Londres, mais aussi à Saint Mary the Virgin à New York sur la 42^e, à Saint John the Evangelist à Montréal, à Saint Mary Magdelene à Toronto, ou les prêtres portent la soutane, célèbre en grégorien, où l'on ne distribue que des encycliques des papes, ou les religieuses portent des costumes classiques, où l'on n'utilise que le mot « catholic » pour se qualifier etc.)*

Or, un jour, deux visiteurs se présentent à son église; ils demandent s'il s'agit d'une église catholique, et s'il est prêtre. Il répond avec audace: «Oui», mais pris de remords, il va les trouver et leur explique: «Je pensais être prêtre, mais je ne le suis pas; vous trouverez l'église catholique trois rues plus loin».

Il est évident qu'il doute de la validité de son ordination sacerdotale, qui effectivement fait défaut chez les anglicans comme chez leurs frères épiscopaliens. Cependant, les pasteurs épiscopaliens, comme ceux de l'anglicanisme, pensent pour la plupart être vraiment prêtres et pouvoir consacrer l'Eucharistie. Le pasteur Curtis nourrit effectivement une très grande dévotion envers ce sacrement. Formé à l'école des Pères de l'Église, il prend à la lettre les paroles du Christ: «Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang...» (Jean, chap. 6) Pour lui, Jésus, le Maître et le Guide qu'il se sent appelé à prêcher et à défendre, est véritablement présent sous les espèces consacrées.

Où est donc l'Église du Christ?

Le pasteur Curtis est dans le doute, comme beaucoup de pasteurs des diverses églises (40 000 dénominations différentes qui souvent se contredisent). Il se considère à son époque comme faisant partie de la grande Tradition chrétienne dite catholique qui serait constituée de l'Église de Rome, de l'Église orthodoxe et de l'Église anglicane. De nos jours, des théories semblables ont cours chez beaucoup de Chrétiens. Certains soutiennent que l'ensemble des Églises et communautés ecclésiales, malgré leurs différences de doctrine souvent contradictoires, formeraient l'unique Église du Christ. Le Saint-Siège, afin d'éclairer les fidèles, a précisé: «Les Catholiques doivent confesser que, par un effet de la miséricorde divine, ils appartiennent à l'Église que le Christ a fondée et que dirigent les successeurs de Pierre et des autres Apôtres, entre les mains desquels demeurent entières et vivantes les institutions et la

doctrine de la communauté apostolique primitive, patrimoine de vérité et de sainteté à jamais durable dans leur Église. Aussi n'est-il point permis aux fidèles d'imaginer que l'Église du Christ soit simplement un ensemble – divisé certes, mais conservant encore quelque unité – d'Églises et de communautés ecclésiales; et ils n'ont pas le droit de tenir que cette Église du Christ ne subsiste plus nulle part aujourd'hui, de sorte qu'il faille la tenir seulement pour une fin à rechercher par toutes les Églises et communautés» (Déclaration *Mysterium Ecclesiae*, 24 juin 1973).

En 1871, se produit un événement qui marque un tournant décisif dans la vie du pasteur Curtis. Son supérieur, l'évêque épiscopalien du Maryland, publie une lettre pastorale sur la Sainte Eucharistie, dans laquelle il affirme que si le Christ est présent dans ce sacrement, ce n'est pas afin d'y être adoré, mais seulement pour devenir la nourriture de nos âmes. Par conséquent, il défend à ses ouailles de rendre un culte à ce sacrement, comme à la Personne du Christ. Curtis, offusqué dans sa foi, réagit vivement et se démet de sa charge pastorale.

Dans une lettre adressée à son évêque, en date du 8 novembre 1871, on peut lire cette belle profession de foi: «S'il n'est pas vrai que le Christ, Homme et Dieu, soit Lui-même d'abord offert pour les vivants et les défunts dans la Sainte Eucharistie, et qu'Il soit là avec toute sa Personne vivante entre mes mains, afin d'y être adoré et de recevoir l'hommage perpétuel de tout ce que je suis et de tout ce que je possède, alors il n'y a pas de vérité pour moi, ou tout au moins pas de vérité qui m'intéresse... Tout mon enseignement dépend de ce fait, que le Seigneur est réellement présent dans l'Eucharistie, sous la forme du Pain et du Vin, comme Il était présent jadis dans l'étable, sous la forme d'un enfant...» Quelques jours plus tard, il explicite encore sa pensée: «Je ne peux nullement concevoir comment le Christ puisse être reçu comme Christ sans être adoré. Dire qu'Il est présent mais ne doit pas être adoré est, pour moi, une façon de dire qu'Il n'est pas présent du tout».

Adorer Celui que nous recevons

Cette conviction du pasteur Curtis s'identifie avec la foi de l'Église catholique. Toutefois, dans la période qui a suivi le concile Vatican II, s'est manifestée une tendance à négliger le culte d'adoration envers l'Eucharistie. Pour raviver notre foi au Saint-Sacrement, Jean-Paul II a publié en 2004 l'Encyclique *Ecclesia de Eucharistia* et a institué une année consacrée d'une manière particulière à ce sacrement. Cette année achevée, le Pape Benoît XVI faisait la réflexion suivante: «Il est émouvant pour moi de voir comment, partout dans l'Église, la joie de l'adoration eucharistique est en train de se réveiller, et ses fruits de se manifester. Au cours de la période de la réforme liturgique, la Messe et l'adoration en dehors de celle-ci étaient souvent considérées comme en opposition entre elles: le Pain eucharistique ne nous aurait pas été donné pour être contemplé, mais pour être mangé, selon une objection alors courante. Dans l'expérience de prière de l'Église s'est désormais manifesté le non-sens d'une telle opposition. Augustin avait déjà dit : «Que personne ne mange cette chair sans auparavant l'adorer... nous pécherions si nous ne l'adorions pas».

De fait, dans l'Eucharistie nous ne recevons pas simplement quelque chose. Celle-ci est la rencontre et l'unification de personnes; cependant, la Personne qui vient à notre rencontre et qui désire s'unir à nous est le Fils de Dieu. Une telle unification ne peut se réaliser que selon la

modalité de l'adoration. Recevoir l'Eucharistie signifie adorer Celui que nous recevons. C'est ainsi, et seulement ainsi, que nous devenons une seule chose avec Lui» (Discours à la Curie romaine, 22 décembre 2005).

Comme tant d'autres qui, pour être fidèles à la voix de leur conscience, ont renoncé à une situation avantageuse et à la renommée, le pasteur Curtis se jette dans l'inconnu. Renonçant à sa cure et à un traitement assuré, il ignore ce qu'il adviendra de lui. «J'avais le sentiment d'être sur le point de me jeter dans un gouffre profond, sans savoir où j'allais tomber», confiera-t-il à un ami. Dieu, dans sa miséricorde, permet ce genre d'expérience afin de purifier l'âme de ses amis, de tester leur amour, et de les conduire à une plus grande perfection. Il n'abandonne jamais ceux qui lui sont fidèles.

Peu à peu, la lumière se fait dans l'esprit du pasteur Curtis. Désormais, il est presque certain que la seule voie est d'entrer dans l'Église romaine. Par égard pour la confession dont il a été pasteur, il ne veut pas faire ce pas décisif dans son pays. Au début de mars 1872, il s'embarque à destination de l'Angleterre et se rend à Oxford. Il rend visite à plusieurs personnalités anglicanes dans l'intention de s'assurer qu'il n'est pas dans l'illusion; leurs réponses ne lui donnent pas satisfaction. Il sollicite alors une audience auprès de Newman, dont la conversion remonte à presque trente ans. Le futur Cardinal l'écoute avec bonté, relate quelque peu son propre cheminement, puis lui remet deux livres en disant: «Lisez ceci, si vous voulez; mais priez, priez; rien ne vous aidera comme une prière humble; et venez me voir quand vous voulez, je suis à votre disposition».

La sécurité de la vérité

À une personne, dont il est depuis longtemps le directeur spirituel, Curtis écrit ces lignes qui révèlent les angoisses de son âme devant la décision à prendre: «C'est une chose misérable que de demeurer dans le doute concernant les choses de la plus haute et durable importance. Néanmoins, on doit se contenter d'incertitude jusqu'à ce qu'on atteigne la pleine certitude par des moyens honnêtes». Toutefois, grâce au secours de la prière et de la grâce, il finit par acquérir cette certitude: «Si l'Église catholique romaine n'est pas la vérité, alors il n'y a pas de Dieu», écrit-il à un ami. Dans une autre lettre, datée du 20 avril 1872, il relate: «Jeudi dernier, j'ai été reçu dans l'Église. Je fis d'abord ma confession à l'un des Pères, puis je me suis rendu à la chapelle et fus baptisé sous condition, à genoux devant l'autel; ensuite quelques versets, prières et le *Miserere*; après quoi je fis ma profession de foi... Vendredi, je fis ma Communion... Oui, ce sentiment de sécurité quand on a trouvé la vérité... C'est un dur combat de mettre à mort totalement la volonté propre, mais quand on l'a vaincue, et qu'on est véritablement et finalement soumis, alors vient un calme si grand et si rempli de joie, une telle certitude, une foi si incroyablement bienheureuse, qu'on ne se reconnaît plus...»

Jusqu'à la fin de ses jours, Curtis souffrira de l'incompréhension des siens devant sa conversion. De sa famille, seul un frère le rejoindra dans la véritable Église du Christ. Plus tard, profondément touché par la mort de ses parents qui ne sont pas entrés dans l'Église, il se laissera consoler par un prêtre qui l'assurera de la totale sincérité de sa mère. Le Cardinal Newman qui, lui aussi, avait expérimenté ce genre d'épreuve, écrivait: «On ne peut pas faire que les autres pensent comme on voudrait, même ceux qui nous sont les plus proches et les plus chers».

Curtis, après avoir été reçu dans l'Église, s'interroge sur son avenir. Sa soif de don absolu l'inciterait à se consacrer à Dieu dans l'ordre des Chartreux, mais Newman, pressentant le bien que cet homme pourrait réaliser, l'encourage à regagner sa patrie et à se mettre au service de l'archevêque de Baltimore. Curtis s'y rend donc et entre au séminaire pour compléter ses connaissances en vue du sacerdoce. Plus âgé que la plupart des séminaristes, il fait pourtant l'admiration de tous par sa douceur, son humilité, son zèle pour la discipline commune et la mortification. Le 19 décembre 1874, il reçoit l'ordination sacerdotale.

Ce n'est plus moi, c'est le Christ

Nommé secrétaire de l'archevêque, l'abbé Curtis consacre beaucoup de temps au ministère des âmes, surtout dans le sacrement de Pénitence. Un grand esprit de foi ainsi que des dons humains hors du commun attirent de nombreux pénitents à son confessionnal. Très disponible, il se fait tout à tous et s'inspire de l'idéal vécu par saint Paul: *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* (Ga 2, 20). Ses prédications, véritables bijoux de spiritualité, attirent les foules. Il est très apprécié comme père spirituel. Traçant une règle de vie à un père de famille, il prévoit un temps pour examiner chaque jour les livres des enfants; cette tâche lui semble être un devoir sacré pour les parents et les éducateurs. Enfin, l'abbé Curtis est ami des malades et des personnes âgées, à qui il rend souvent visite, en dépit de ses nombreuses occupations. Son cœur paternel a également un faible pour les enfants. «Je ne sais ce que deviendrait le monde, dit-il un jour, s'il n'y avait pas des vieillards et des enfants». Cette attention délicate pour tous manifeste une grande charité née d'une profonde union avec le Christ dans l'Eucharistie: «L'union avec le Christ est en même temps union avec tous ceux auxquels il se donne, écrit le Pape Benoît XVI. Je ne peux avoir le Christ pour moi seul; je ne peux lui appartenir qu'en union avec tous ceux qui sont devenus ou qui deviendront siens. La Communion me tire hors de moi-même vers Lui et, en même temps, vers l'unité avec tous les Chrétiens. Nous devenons un seul corps, fondus ensemble dans une unique existence. L'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain sont maintenant vraiment unis: le Dieu incarné nous attire tous à lui» (Encyclique *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n. 14).

En 1883, l'abbé Curtis a le privilège d'accompagner son archevêque à Rome, et en 1886, il est nommé évêque de Wilmington, siège suffragant de Baltimore. L'humilité qui le caractérise l'incite à s'esquiver: «Peu m'importe le nombre de personnes qui sont au-dessus de moi, pourvu que je n'aie personne en dessous». Mais ses efforts pour échapper au fardeau échouent. Il reçoit la consécration épiscopale le 14 novembre 1886. Devenu évêque, il se fait proche de son peuple et de ses prêtres. Il ne craint pas les fatigues et se donne sans compter aux âmes confiées à ses soins. Plein de zèle pour les orphelins et les prisonniers, il a une haute estime pour la pauvreté, et ne craint pas d'être considéré comme un pauvre. Sa charge lui apparaît comme la gestion du serviteur de l'Évangile à qui le Maître, en partant pour un pays lointain, confie la garde de ses biens. Lui-même exhorte les fidèles à demeurer dans une vigilance permanente, car le Seigneur nous laisse dans l'ignorance du jour de son retour: «Notre-Seigneur nous cache dans sa miséricorde le temps de sa venue, car si les gens savaient les années qu'ils ont à vivre, ils passeraient peut-être la plupart du temps dans des plaisirs mondains, et ne se prépareraient à la mort qu'au moment où elle approche; ils perdraient ainsi la récompense qui aurait pu être la leur s'ils s'étaient toujours tenus prêts pour sa venue à tout moment»

Le test suprême de la sainteté

Le 23 juillet 1896, on apprend que Mgr Curtis s'est démis de sa charge. Peu de temps auparavant, il avait dit aux moniales de la Visitation de Wilmington: «Pour moi, le test suprême de la sainteté est de n'être simplement rien pour Dieu; d'être reconnu comme rien, d'être traité par les autres comme rien, d'être mis de côté comme inutile, et de se réjouir que d'autres soient quelque chose, alors qu'on n'est rien». Ce désir de l'humilité manifeste un amour du Christ comparable à celui de saint Benoît, qui écrit dans sa *Règle*: «Voici le sixième degré d'humilité: le moine se trouve satisfait de tout ce qu'il y a de vil et de bas; en toutes les occupations qu'on lui donne, il s'estime comme un ouvrier incapable et indigne d'y réussir, disant avec le Prophète: *Je suis réduit à rien, je ne sais rien; je suis devant vous comme une bête de somme; mais je suis toujours avec vous*» (ch. 7). La nouvelle de cette démission est une épreuve pour le clergé et les fidèles de Wilmington. Un journal régional commente ainsi l'événement: «Ce désir de l'humble ecclésiastique du Delaware ne trouverait son parallèle que dans le cas d'un général qui demanderait à être réduit au rang de simple soldat, pour pouvoir mieux servir sa patrie». Profondément aimé de tous ses diocésains, Mgr Curtis continue d'assurer Messes, homélies et divers services aux pauvres, même après la consécration de son successeur. Il conserve également la charge de confesseur des moniales de la Visitation. Les dix dernières années de sa vie se passent à Baltimore dans la résidence du Cardinal Gibbons, qui le nomme Vicaire Général. De longues heures de ses journées et de ses nuits se passent devant le Saint-Sacrement. «Il est bon de s'entretenir avec Lui et, penchés sur sa poitrine comme le disciple bien-aimé, d'être touchés par l'amour infini de son Coeur, écrit le Pape Jean-Paul II. Si, à notre époque, le christianisme doit se distinguer surtout par l'art de la prière, comment ne pas ressentir le besoin renouvelé de demeurer longuement en conversation spirituelle, en adoration silencieuse, en attitude d'amour, devant le Christ présent dans le Saint-Sacrement? Bien des fois, chers Frères et Soeurs, j'ai fait cette expérience et j'en ai reçu force, consolation et soutien! De nombreux Saints nous ont donné l'exemple de cette pratique maintes fois louée et recommandée par le Magistère. Saint Alphonse-Marie de Liguori se distingua en particulier dans ce domaine, lui qui écrivait: «Parmi toutes les dévotions, l'adoration de Jésus dans le Saint-Sacrement est la première après les sacrements, la plus chère à Dieu et la plus utile pour nous»» (Encycl. *Ecclesia de Eucharistia*, 25).

Selon son désir de travailler jusqu'au bout dans la vigne du Seigneur, Mgr Curtis assiste le Cardinal dans des tournées de Confirmation. Lors d'une cérémonie, il s'adresse ainsi aux confirmands: «Le Saint-Esprit vient pour être le plus véritable et le meilleur des amis, un Ami qui ne fait jamais défaut... Tous les autres amis ne le seraient que de nom en comparaison de cet Ami divin qui vient à vous aujourd'hui... Pensez à cela, et entretenez jalousement un amour et une amitié absolument essentiels au salut de votre âme. Cet Ami divin ne vous quittera jamais, si vous ne le chassez par le péché. Que Dieu fasse que cela ne vous arrive jamais; mais ayant eu le bonheur de devenir les temples du Saint-Esprit de Dieu, estimez et conservez le secours de l'Ami divin par la fidélité et la persévérance dans la grâce de Dieu».

Ces Saints encore inconnus

En 1908, Mgr Curtis est atteint d'un cancer à l'estomac. Ne pouvant plus se nourrir, il est bientôt à l'extrémité. Le 3 juillet, premier vendredi du mois, il célèbre sa dernière Messe avec la ferveur qu'on peut imaginer chez celui qui avait confié quelques années plus tôt: «Nous devons pouvoir dire après chaque Messe: celle-ci est la meilleure Messe que j'ai jamais dite. Pour les âmes, je me suis offert à Dieu, plus que je n'ai jamais fait auparavant, avec plus d'amour et plus de zèle pour la conversion des âmes. Je lui ai sacrifié davantage ma volonté propre». Le samedi 11 juillet, après bien des souffrances, Mgr Curtis s'endort paisiblement dans le Seigneur, «comme un enfant qui trouve le repos du sein maternel si longtemps désiré», selon le témoignage d'un assistant.

Nous pouvons espérer qu'Alfred Allen Curtis figure au nombre de ces Saints, encore inconnus, dont lui-même parlait éloquemment dans une homélie pour la fête de la Toussaint: «Honorons tous les Saints, mais spécialement cette armée innombrable des Saints inconnus. Les Saints canonisés, qui sont peu nombreux en comparaison des autres, ont été capables de pratiquer la vertu héroïquement, au-delà de ce que nous pouvons atteindre. Mais nous considérerons la vaste armée des Saints inconnus qui n'ont pas d'histoire, qui ont mené la même vie ordinaire que nous, qui ont fait des choses ordinaires d'une façon extraordinairement bonne, qui ont travaillé, patienté, souffert; qui ont cru, espéré, aimé et se sont repentis; ceux-ci, nous pouvons les imiter». À l'imitation de ce grand converti et de cet homme vraiment apostolique, recevons du Christ lui-même le don de sa Personne et de son oeuvre de salut dans l'Eucharistie; Il nous montre là un amour qui ne connaît pas de mesure: «L'Eucharistie est un trésor inestimable: la célébrer, mais aussi rester en adoration devant elle en dehors de la Messe, permet de puiser à la source même de la grâce» (Jean-Paul II).

N.B. On peut écouter à la télévision depuis des années des témoignages de grands convertis, surtout des pasteurs convertis. Il s'agit de «The Journey Home». Ces entrevues sont animées avec beaucoup de doigté par un pasteur devenu lui-même catholique, Marcus Grodi, autrefois Grondin! Il suffit de s'abonner au câble et de bien spécifier qu'on désire les deux chaînes catholiques (soit EWTN fondée par une abbesse clarisse de l'Alabama, Mother Angelica; EWTN est diffusé dans plus de 100 pays. La deuxième chaîne est «Sel & Lumière» ou «Salt & Light» qui a son siège à Toronto; c'est bilingue et même multilingue. La télévision catholique de Paris KTO se joint petit à petit à Sel & Lumière.